

CINÉMA



Tess Barthélémy en jeune Annie Ernaux, avec Ariane Labed qui interprète sa mère. PHOTO JOUR2FÊTE

«Mémoire de fille»: de générations en régénération

En transposant au cinéma le récit autobiographique d'Annie Ernaux paru en 2016, Judith Godrèche trouve une occasion pour l'adolescente qu'elle a été de répondre à ses agresseurs.

Mémoire de fille, le film. Pas le livre, pardon. Mais le film après et d'après le livre paru en 2016 d'Annie Ernaux. Signé Judith Godrèche, lui. Il faut parfois rappeler des évidences, particulièrement quand on voit combien certains l'attendaient au tournant, comme pour *Toutes les filles pleurent* déjà (son premier film en 2010) ou sa minisérie en comique d'autodérision, *Icon of French Cinema* en 2023. Faire un sort, avec l'alibi des gens de goût, à l'actrice qui se pique de féminisme nouvelle génération, révolution MeToo, portant plainte contre ses agresseurs et dénonçant un vieil amant qu'elle accuse d'avoir abusé d'elle, de sa jeunesse, sa «musification» au cours des *late* années 80 du *french cinema*.

Mémoire de fille, le film, est à trente-six années de distance la réponse et la revanche de la jeune fille (de 15 ans) qu'elle a été, Godrèche, retour de politesse à ces cinéastes, Benoît Jacquot au premier chef. Par cette splendeur

de l'indirect et cette liberté oblique que l'adaptation du livre d'Annie Ernaux lui permet, *Mémoire de fille* le film est la répartition de l'actrice à la *Désenchantée* (1990). C'est qu'au contraire du (très moyen) film d'auteur salué et couronné à l'époque, son film à elle (très classique) ne fera pas la couverture de la presse spécialisée.

Histoire partagée. La jeune Annie du film est jouée avec cette nervosité gracile, chorégraphiée démantibulée, de Tess Barthélémy, fille de la cinéaste et danseuse de formation, qui ressemble énormément à Margaret Qualley et son jeu à saccades écarquillé. Elle est le personnage-écho de la jeune Beth telle que Godrèche s'était elle-même laissée portraiturer – et piller – par Jacquot à une lointaine époque – et au même âge des deux personnages : 17 ans (et demi !).

L'enfer de la dissociation pour seul refuge (à soi), et cette ampoule sur le fil nu qu'elle fixe, comme un papillon de nuit s'aveugle et s'oublie.

Qu'espérait-on de cette transposition au cinéma par une autre que la Prix Nobel de littérature et son «écriture de soi», sinon un film émanant de soi, d'elle, de Godrèche, par ricochet et dans cette espèce d'inconscient lâché dans les échos d'une histoire partagée ? Un film d'actrice et non d'écrivaine, à propos d'elle, cette jeune fille qu'elle a été, à ses yeux et non plus par le prisme d'un regard confisqué par l'homme en détournement de mineure du Pygmalion amoureux ? C'est la seule manière à vrai dire de (bien) voir *Mémoire de fille*, le film, impossible à juger à l'aune de l'œuvre écrite dont il n'a ni la langue, ni la grammaire, pas la même «intention», seulement les affinités électives, identification de l'actrice à l'autrice au moment de se remémorer la jeune fille des années 80 transposée en cette année «ernausienne» de 1958 où, écrit-elle, elle perdit «son corps» : devenue soudain littéralement une *no body*. Comment se regarder à distance, à la distance des années ?

Et comment reprendre son histoire des années plus tard, dès lors, sa mémoire de jeune fille enchantée et puis désenchantée ? Filmer quelqu'un qui lit avant d'écrire, Annie Duchesne avant Annie Ernaux. Avant Ernaux, avant Godrèche, il y avait «une fille» sans mémoire, sans connaissance du monde, qui se laissait porter, qui cachait sa gêne, ses com-

plexes de savoir ne pas savoir, derrière un très grand sourire myope. L'une dans un milieu (de gens de culture et de colonie de vacances) qui n'est pas le sien, l'autre dans un monde (d'hommes adultes, de cinéma d'auteur) qui n'est pas le sien. Temps libre, temps de fête et d'excès – quelle chance ! – passé à sourire, pas à sa place, en essayant de s'adapter. Ici mêlées il y a Ernaux en *Jude l'obscur* au féminin, d'origine rurale et modeste, rêvant d'écrire, et puis Godrèche en Judith radieuse au milieu des hommes, d'origine bourgeoise «éclairée», avec l'amant plus âgé qui l'exhibe, comme Jacquot a usurpé ses écrits pour en faire un film acclamé. Elle filme sa perte subite d'espoir de futur, de sa vocation, démunie, elle qui n'a pas les codes et seulement les lunettes d'observation pour, un jour, se rappeler.

Insistance. Annie est perdue dans un univers hostile et illisible. Elle, la réfugiée dans les mots, ne saura pas mettre le mot, comme tant de filles d'une époque, sur ce qui lui arrive : le mot «viol». Le connaît-elle seulement Annie, 17 ans et demi ? Le mot figure-t-il seulement dans les livres qu'elle dévore, avide de savoir et d'autres mondes ? Pas comme le sien, de viol. Pas comme ça : dans les romans c'est l'effraction violente et subite dans un coin de grange, une domestique vite trousseée. Elle, c'est un viol d'un autre genre, un abus par caprice de garçon qui tient à venir à bout d'elle comme d'une porte qui lui résiste. «*C'est quoi cette vierge impénétrable ?*» Le film pose scène à scène la répétition de la tentative, qui devient un viol long, interminable. Il n'y aura pas de première fois pour Annie, puisqu'il y a tant de fois, de tentatives. Elle s'oblige et puis, d'une seconde à l'autre, H., le moniteur chef, la force. C'est tout le chemin de ce forçage qui est en jeu, quand elle commence à piger que ça ne va pas. Que même si les autres font ça à d'autres filles qui semblent s'y résigner, quelque chose cloche qui fait mal. L'insistance devient le viol. «*16 août 1958. C'est la dernière fois que j'ai mon corps.*»

De la famille des *Olivia* et *Jeunes Filles en uniforme*, *Mémoire de fille* est un film de dortoirs de jeunes femmes aussi, avec cette amitié et cette hostilité de plus grandes camarades. L'enfer des colos, l'humiliation et la solitude terrifiée, l'enfer de la différence, de classe ou d'âge. L'enfer alors de la dissociation pour seul refuge (à soi), et cette ampoule sur le fil nu qu'elle fixe, comme un papillon de nuit s'aveugle et s'oublie. Noir.

A la fin elle a retiré ses lunettes, désobéi à sa mère (la grande Ariane Labed). L'ouverture et la fermeture du film, avec cette belle élocution de Valérie Dréville au présent de l'écrivaine du livre qui se remémore, sont durassiennes. Résonne alors sa dernière phrase : «*Je m'appelle Annie Duchesne*», sur la scène à Rouen où elle est honorée, semblable à celle prononcée par Judy Garland à la fin d'*Une étoile est née*. La phrase prononcée par la fille qui s'est rappelée, a écrit, a filmé. Par une fille qui peut dire idem alors : «*Je m'appelle Judith Godrèche.*»

CAMILLE NEVERS

MÉMOIRE DE FILLE de JUDITH GODRÈCHE, avec Tess Barthélémy, Victor Bonnel, Ariane Labed... 1h57.